

J'ai dû surmonter un certain dégoût à la lecture des phrases déplorables publiées en page 5 du bulletin de l'Amicale des guérilleros n-124 du mois de décembre 2011 au sujet de Geneviève Dreyfus - Armand: des phrases – de surcroît non signées - qui ne se limitent pas à mettre en cause les commentaires que celle-ci a formulés dans sa lettre ouverte au Maire de Cahors au sujet de la seconde plaque apposée dans cette ville en hommage aux guérilleros espagnols FFI mais qui nient en bloc la rigueur scientifique de ses travaux, sa compétence d'historienne sur le sujet de la Résistance des espagnols exilés, son autorité morale et intellectuelle particulièrement auprès des doctorants. Des mots qui suintent la volonté de mettre symboliquement à mort celle qui fut - et reste - pour des générations de chercheurs en histoire et en sciences politiques, une référence internationalement reconnue pour son exigence dans l'élaboration du récit historien sur le passé. Or cette élaboration critique conçue comme un processus d'écriture ouvert qui questionne les catégories de lecture du réel, déconstruit les mythes, analyse les illusions référentielles qu'enfantent les mots que nous employons, emportés que nous sommes quelquefois par des enjeux affectifs ou politiques, voilà ce qui ne semble pas être du goût ce ceux qui, dans ce bulletin (et on l'espère nulle part ailleurs) prétendent détenir la Vérité ultime de l'histoire : c'est à dire ceux qui tentent d'imposer, semble-t-il, *un seul* récit intouchable, *un* verbe sacré en se fondant non sur l'analyse ou la critique des sources mais sur un argument d'autorité et pour un usage qui reste à élucider .

Geneviève Dreyfus- Armand précisément parce qu'elle a consacré sa vie à la recherche a concrètement montré que personne n'a le monopole de l'intelligibilité de l'histoire. Dans ses écrits comme dans son travail de conservation d'archives et de témoignages à la direction de la BDIC – elle n'a cessé d'articuler les deux démarches de la mémoire et de l'histoire, en prenant soin de distinguer d'une part la transmission d'une expérience de l'histoire vécue par le témoin et d'autre part la construction d'une connaissance scientifique du passé. Or de quelle « autorité » peut se prévaloir, quant à lui, l'auteur de cet anathème lancé contre cette historienne ? Celle du témoin ? C'est exclu. Celle du descendant de témoin ? Quelle serait alors la légitimité à énoncer la vérité du passé de ce « témoin du témoin » qui n'est pas le témoin oculaire, qui n'a pas été acteur de l'expérience historique qu'il rapporte ? Dépositaire, d'une mémoire familiale de résistance est-il pour autant l'unique gestionnaire, voire le propriétaire de la vérité de l'Histoire? Mais s'agit-il seulement pour cet auteur embusqué de rechercher et dire la vérité ?

On le sait, c'est au style plus encore qu'au contenu des énoncés que l'on reconnaît les passions tristes. Quel obscur ressentiment et quel appétit de domination semblent animer ici l'auteur de ces pauvres phrases proférées avec la rage impuissante de qui voudrait que ses mots soient tout-puissants, dotés de vertus magiques. Au risque de raviver le courroux de notre écrivant embusqué, peut-on rappeler que le réel est têtu, qu'il échappe à la maîtrise du discours fût-il autoritaire et qu'il faudrait un peu plus que des excommunications illusoirement performatives pour atteindre l'honneur une dame comme Geneviève Dreyfus –Armand ?

Odette Martinez – Maler, Conservateur en chef à la BDIC. Auteur d'une thèse de doctorat sur la transmission des mémoires de la résistance armée au franquisme (1936-1951)